



Canal Psy

ISSN : 2777-2055

Éditeur : Université Lumière Lyon 2

58 | 2003

Masculin et poids du genre

Illustration : Michaël
Mastrangelo

<https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=916>

Référence électronique

« Masculin et poids du genre », *Canal Psy* [En ligne], mis en ligne le 20 octobre 2020, consulté le 08 juin 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=916>

DOI : 10.35562/canalpsy.916

SOMMAIRE

Noëlle D'Adamo
Édito

Dossier. Masculin et poids du genre

David Tacium
Le dandy aux sources de l'identité masculine

Pascal Hachet
Le héros de bandes dessinées « Rahan » : de l'errance généalogique à la paternité

Patricia Mercader, Noëlle D'Adamo et Anne-Claire Froger
Interview

Publication

Marie Anaut et Noëlle D'Adamo
« La Résilience »

Édito

Noëlle D'Adamo

TEXTE

- 1 Qu'est-ce que le masculin ? Que représente-t-il ? Qui le porte ?
Comment le mettre en lien avec la paternité ? Et avec le féminin ?
- 2 Masculin et poids du genre. Nous verrons dans ce numéro, comment le dandy et le super héros peuvent tous deux être représentatifs du masculin. Masculin qui parfois semble lourd à porter, autant dans les transmissions intergénérationnelles que dans l'image culturelle qu'il renvoie.
- 3 Le dernier texte de ce dossier, sur le crime passionnel, met en évidence le poids du genre et de ses représentations culturelles, poids porté par les hommes et par les femmes...
- 4 Dans ce numéro également, une interview de Marie ANAUT à propos de son dernier ouvrage portant sur la Résilience, ouvrage dans lequel l'auteur nous aide à mieux cerner ce concept pas toujours aisément appréhendable.

AUTEUR

Noëlle D'Adamo

Dossier. Masculin et poids du genre

Le dandy aux sources de l'identité masculine

David Tacium

DOI : 10.35562/canalpsy.970

PLAN

Vouloir rivaliser avec les femmes
Narcissisme masculin
La masculinité comme mode

TEXTE

- 1 Malgré toute la sagesse populaire sur le besoin de l'homme de découvrir son identité masculine, il ne fait guère de doute qu'elle soit plutôt une invention, un style, une fabrication. Loin de détenir une signification universelle figée pour tous les temps, elle change de profil selon le contexte historique. Dans les sociétés occidentales modernes, la masculinité est évoquée systématiquement pour faire la distinction entre ce qui est propre aux deux sexes. Sciemment réactionnaire, l'identité masculine ne peut que trahir une inquiétude. Dans un monde où rôles et fonctions se confondent, l'appel à une telle identité ressemble à un cri de protestation, voire à une stratégie de défense.
- 2 Parmi les différentes formes d'expression de masculinité au XIX^e siècle, le dandysme constitue un terrain privilégié d'interrogations. Chez lui, l'identité masculine ne saurait éviter la problématique de la sexualité. En s'appuyant sur la beauté spécifique du masculin, le dandysme ne fait qu'en révéler son ambiguïté. Ses aventures dans le domaine de la mode vont bien plus loin qu'une tentative de récupérer la forme « héroïque » du soldat ou « naturelle » de l'athlète du statuaire grec, car elles se calquent sur le modèle des femmes. Plus il se « distingue » et plus il semble « artificiel ». C'est sans doute pour cela que « le dandysme du XIX^e siècle... semble tout entier orienté vers le décadentisme de la fin du siècle » (DELBORG-DELPHIS, 1985, p.57), et ce n'est pas un hasard si le dandysme glisse inévitablement vers des courants

contemporains tel le glamour rock en Angleterre. L'intention de base du dandysme est de se distinguer des femmes, mais le souci de soi comme apparence, la préoccupation vestimentaire, est perçu comme une affaire féminine. L'aventure du dandysme démontre pourquoi l'identité masculine est angoissée d'emblée, basée sur un comportement de dénégaration.

- 3 D'ailleurs, vouloir s'affirmer comme singularité en tant qu'homme, comme le fait le dandysme, ouvre la voie à une contradiction aussi intéressante que celle qui entoure la notoriété du dandysme lui-même. En se rabattant sur une identité qui ne l'individualise pas, le sujet ne fait que prolonger sa crise. La réputation du dandy comme porteur de masques s'applique aussi bien à l'identité masculine. La distanciation psychologique qu'exige l'adhésion à cet idéal brouille la distinction entre sujet et objet, vie intérieure et surface, personne et marchandise.

Vouloir rivaliser avec les femmes

- 4 Avant de voir comment l'identité masculine du dandy découle des stratégies « féminines », il serait intéressant de regarder le dandy dans ce qu'il a de plus misogyne. C'est chez BAUDELAIRE, celui qui a déclaré le dandy « le contraire de la femme », que nous trouvons la notion la plus nette de l'antithèse. Tenons compte du fait que chez BAUDELAIRE le dandy est une élaboration théorique cherchant à racheter un phénomène avant tout socio-économique, de couture et de consommation (BREWARD 2000). Or, BAUDELAIRE est le créateur de l'homme des foules, figure qu'il n'hésite pas à qualifier de dandy. C'est un personnage sauvage mais distingué, un oisif qui n'est jamais dupe des apparences sociales, car il voit à travers le contexte matériel et physique. Loin de s'occuper de sa toilette, il se désincarne totalement. Ce n'est pas un homme, mais un idéal héroïque : « Car le mot dandy implique une quintessence de caractère et une intelligence subtile de tout le mécanisme moral de ce monde » (BAUDELAIRE, II, p. 691). Cette intelligence ne s'engage pourtant pas à changer le monde. La voie de la guérison ne l'intéresse nullement. Survivre en tant qu'individu, quitte à en être malade, c'est déjà faire preuve d'héroïsme.

- 5 La lucidité morale du dandy baudelairien va de pair avec un refus du rapport d'égal à égal. Son parti pris de la solitude est une expression de pessimisme à l'égard de l'idéal de la collectivité. Ce qui donne lieu à la notion de foule, qui se concrétise autour de 1848. La masse est née lorsque le Père est mort, dirait un Philippe MURAY indigné. L'idéal du moi disparaît au profit d'une identification de chaque moi à un même objet, de la soumission du moi à la communauté (1984, p. 117). Pour BAUDELAIRE, la démocratie de masse mène droit au despotisme à et ses corollaires, l'anonymat et le brouillage des rôles et des liens sociaux. Doté d'une vie propre, la foule tend à se reproduire à l'infini. Bien avant FREUD et W. REICH, le sociologue Gustave Le BON (1841-1931) prend note du caractère inconscient de la foule ; André TARDE, au début du XX^e siècle, attire l'attention sur l'instabilité émotionnelle de la foule, ses accès d'hystérie, de manie, de mélancolie. Bref, peu à peu naît la perception de la foule comme hostile à l'individu, hostile parce que femme. S. MOSCOVICI parle non pas d'une lutte entre les sexes, mais d'une menace de mort du masculin.
- 6 Sans qu'il y paraisse, le lecteur est averti : « Si tu veux rester un homme, évite les foules. Si tu te mêles à la foule, tu deviendras une des femmes du chef... ». Le détour par la comparaison avec la femme n'a d'autre sens que de masquer cette évidence du renoncement à l'individualité, l'équivalent d'une perte des attributs masculins – la castration, en somme (1981, p.218).
- 7 L'homme des foules fait son apparition au moment où le féminisme prend son élan, dans une nouvelle sphère publique où le féminin émerge, captive le regard, occupe une position de plus en plus importante dans l'engrenage économique. Ce ne sont pas tous les hommes qui s'y opposent, loin s'en faut. Il y a dans l'air une certaine revendication de la femme. Le père du positivisme Auguste COMTE, par exemple, se porte volontaire pour assumer la culpabilité de l'espèce masculine, entretenant une vision de société où les hommes seraient les courtisans de la femme-monarque, des donneurs des banques de sperme (MURAY, 1984, p.136,149). À l'encontre d'un écrivain comme Victor HUGO qui voit dans la foule l'héroïne d'une épopée moderne, la figure de l'homme des foules ne saurait être qu'un contre-héros, en rivalité avec la femme, contraint à occuper le même espace qu'elle. Il fleurit aux endroits qu'il prétend exécrer, les grandes

viles de Paris et de Londres. Il ne peut qu'apprécier les possibilités offertes à l'individu aux dépens de la famille et d'autres institutions intermédiaires, un milieu où les rôles se spécialisent, rehaussant l'importance de l'échange, du transitoire, de la mobilité. Or, ce sont justement les conditions qui contribuent à l'émancipation des femmes.

- 8 Nous avons dit que ce personnage représente un idéal. Pourtant, ni les sociologues, ni les hommes de lettres ne voient de triomphe dans cette dérobade perpétuelle de sa personne. À travers la littérature du XIX^e siècle, de DICKENS à TCHEKHOV, on reconnaît ce personnage froid et lucide, détaché, souffrant d'un ennui aux allures suicidaires. Sa névrose latente aboutira au cas des Esseintes de HUYSMANS, l'homme des foules qui en a marre d'un monde qui se veut en harmonie : sa révolte individualiste va de pair avec une sorte d'étalement de ses goûts et de ses penchants, qu'il découvre ou qu'il invente en cours de route. Le texte d'*À rebours* n'est qu'un catalogue de ceux-ci. Chez lui l'homme des foules se transforme en metteur en scène, donnant en spectacle sa différence même. Celui qui fondait sa supériorité spirituelle par opposition à la transaction commerciale vulgaire en est à sa remorque. Comment s'opposer à une société démocratique à laquelle il doit son existence ?
- 9 C'est avant tout un grand mélancolique. L'insolence, la langueur, la froideur de ce personnage se retrouvent dans les symptômes répertoriés par FREUD dans son essai « Die "kulturelle" Sexualmoral und die moderne Nervosität » (1908), où la misogynie est accompagnée d'impuissance et d'hystérie. Je ne suis guère le premier à voir dans l'analyse freudienne, si cruciale à la compréhension de la notion d'identité sexuelle, un aboutissement théorique de l'expérience d'époque de la part de l'homme des foules (voir BERSANI, 1977).
- 10 Peu importe le style qu'il adopte, l'homme des foules est un flâneur, c'est-à-dire quelqu'un qui se définit par sa marche, par son refus de s'installer. « Marcher » nous rappelle Michel de CERTEAU, « c'est manquer de lieu. » Il s'absente. Il demeure en quête de lieux dont il s'est privé, étant toujours de passage au sein d'un pullulement de passants (1990, p. 162). On n'a pas fini de sonder toute l'ironie de

l'enthousiasme avec lequel BAUDELAIRE prétend « épouser » la foule (II, p. 691).

- 11 L'attitude ambiguë de BAUDELAIRE, dans sa volonté de connaître « des jouissances fiévreuses » parmi la multitude (« Les Foules »), relève d'un souci de soi spécifique à la deuxième moitié du XIX^e siècle. C'est l'expérience du discontinu, par laquelle certains lieux sont inertes, d'autres des gouffres fascinants. Il y a des lieux qui résistent, d'autres qui s'avèrent des trous, par où il peut passer et vivre ainsi à côté du réel. Lui-même a des trous, des trous temporels pour ainsi dire : des moments où il n'a pas la sensation de vivre. Ses récits se construisent à partir de débris du monde, un bricolage fait de déplacements et de condensations. Tout cela, bien sûr, est propre à l'expérience onirique. L'identité de ce personnage est fantasmatique.

Narcissisme masculin

- 12 L'idéal héroïque de l'homme, en cette fin du XIX^e siècle, se distingue par son incapacité angoissée de connaître l'autre. Il est vrai qu'il n'est pas étranger aux alliances, aux endroits comme les clubs et les cafés où il connaît des filiations d'esprits, des sociétés secrètes, des confréries d'hommes, où règne un certain ludisme, une recherche commune d'une connaissance basée sur l'exploration. La figure du mentor y est privilégiée, ainsi que le rite masculin immémorial de l'initiation. Ce sont pourtant des rapports essentiellement de même à même qui permettent au sujet de demeurer « identique ». Ces rencontres ont une tout autre issue.
- 13 Il drague, il drague, mais ces yeux ne semblent l'attirer que vers ce qui lui échappe. Il ne veut renoncer à rien, aucune aventure. BAUDELAIRE formule cette vie de quête perpétuelle comme désir d'« épouser » la foule. Loin de le démoraliser, son échec lui permet de rester intact en tant qu'individu distinct tout en gardant le désir en éveil.
- 14 La poésie de BAUDELAIRE est riche en « rencontres » où le rapport avec l'objet du désir demeure onirique. Le poème « À une passante », par exemple, décrit une inconnue, « longue, mince, en grand deuil », « agile et noble » qui reste « un éclair », une « Fugitive beauté/Dont le regard m'a fait soudainement renaître. » Ce personnage existe à peine, étant fait de sublimations, dont le vêtement – feston et ourlet

qu'elle soulève d'une main – n'est pas la moindre. La passante rappelle le jugement de FREUD sur la femme narcissique :

« De telles femmes exercent le plus plus grand charme sur les hommes non seulement pour des raisons esthétiques... mais aussi en raison de constellations psychologiques intéressantes... ce narcissisme conséquent qu'elles savent montrer en tenant à distance de leur moi tout ce qui le diminuerait » (1969, p.94-95).

Or, si FREUD déclare celles-ci non analysables, on pourrait en dire autant du flâneur. Confronté à l'impossibilité d'immobiliser son objet de désir, il transfère le désir en identification. Autrement dit, la fascination qu'elle exerce, par sa façon d'étonner tout en restant à distance, le fait basculer dans une tentative de renouer avec soi. Il y trouve pour ainsi dire son avatar ¹.

- 15 Si cette projection du soi permet d'étendre au monde extérieur ses fantasmes auto-érotiques, elle n'est pas sans perturber l'identité du sujet. D'une part, l'impasse à laquelle il se heurte laisse présager l'évanouissement du sujet. D'autre part, il risque de reconnaître, tôt ou tard, l'irréductible narcissisme de l'identité qu'il revêt. Ces textes sont de véritables traités sur l'ennui ou, sous un visage héroïque, la mélancolie. Or, FREUD nous renseigne sur le lien entre mélancolie et narcissisme, lorsque le moi reconnaît en lui-même l'objet sexuel perdu dont il ne peut pas s'emparer (voir *Trauer und Melancholie*, 1917). Pour FREUD, cette sublimation sexuelle, cet investissement libidinal en soi-même joue un rôle primordial dans la constitution de l'identité du moi.
- 16 Dans son analyse du stade de miroir, Jacques LACAN dit que pour les hommes la connaissance du monde passe par le narcissisme. Dans le miroir, l'image de soi-même coïncide avec le désir : « à peine discerné le nez, ils en tombent amoureux... » (I, p. 238). Il s'efforce dès lors de se suffire à lui-même, son moi étant une projection de sa superficie (FREUD, dans *Das Ich und das Es*, le distingue ainsi de l'inconscient). Ces projections risquent toujours de s'éparpiller. Le dandy, lui, s'efforce de les arrêter, de les immobiliser dans une mise en costume. Que nous l'appelons ennui ou mélancolie, l'état d'âme que nous avons repéré chez le dandy flâneur est porté, affiché.

La masculinité comme mode

- 17 Nous avons vu comment l'identité masculine tend à se nier dès qu'elle se met en spectacle. Le dandy procède de la même manière, cherchant à susciter l'intérêt du regard de l'autre tout en passant inaperçu. La contradiction est flagrante chez le Beau BRUMMELL, prototype du dandy sobre et élégant qui « plaisait avec sa personne, comme d'autres avec leurs œuvres » (BARBEY D'AUREVILLY II, p. 693), c'est-à-dire en se faisant passer pour naturel. Son originalité – le mot est lourd de double sens – consiste à renouer avec la nature tout en renonçant à ce qui relève de l'animal, de l'instinctif. Elle repose donc sur un détournement du sens du « naturel », de l'« original ». Le héros de « Fanfarlo », Samuel CRAMER, que BAUDELAIRE considère comme l'un des derniers héros romantiques, « se farde désespérément le visage » dans une tentative exaspérée de mimer la nature par la voie du primitivisme. Son identité est à la fois brute et raffinée. Les grands couturiers du XX^e siècle, de Coco CHANEL à Christian DIOR, prendraient pour acquis cette contradiction du masculin à la fois naturel et raffiné. Il s'agit d'une structuration d'identité qui suit la logique de déni de la mode.
- 18 Le dandy passe à travers plusieurs styles avant qu'il n'entre dans la phase parodique de décadence. Il y a le costume de BRUMMELL, qui n'est rien d'autre que l'appropriation du complet de travail de l'ouvrier ; il y a le style du Conte d'ORSAY qui met en relief la silhouette du jeune homme mince et musclé. De toutes ces variantes qui servent à illustrer la mise en valeur d'un idéal éloigné de son signifié, nul n'est plus lourd de sens que le costume militaire, souvent souligné par BAUDELAIRE. Ici encore, la légèreté insolente se conforme paradoxalement à l'exigence d'oisiveté. Giorgio AGAMBEN attire notre attention sur l'étymologie de ce mot, otium en latin, mot qui signifie vide et, plus étonnamment, paix, absence de guerre. Le dandy nous invite à réfléchir à ce qui advient de la masculinité lorsqu'il n'y a pas de guerre, lui qui est né et a fleuri justement en temps de paix, après les guerres napoléoniennes, dans l'abri de ses cours et de ses clubs. L'uniforme est récupéré, certes, mais le dandy en rajoute.
- 19 Le code vestimentaire du dandy semble vouloir dire que le costume n'a pas d'importance au-delà de son adhérence culturelle, tandis que

la surcharge identitaire s'investit dans le détail, ce qui le distingue des autres. Le dandy s'appuie toujours sur ses prothèses, que ce soit ses gants, sa canne, l'emballage de son cou. Nul article n'illustre mieux cette pratique que sa cravate blanche, la même que portera Marlene DIETRICH dans le film *Morocco* de 1931 et qui la virilise d'un trait. J. FINKELSTEIN appelle cet article sans fonction une amulette d'individualité porteuse d'un fardeau exorbitant de sens identitaire (1991, p. 120). Col empesé à l'origine, la cravate est une sorte de variant du corset, autre morceau cuirassé d'origine militaire qui a comme fonction de contraindre le corps (voir KUNZLE, 1982, p.118-120). Portés ensemble, ils donnent un effet de « coquetterie militaire », comme le constate BAUDELAIRE. Impossible d'ignorer le caractère fétichiste de cet objet qui commence au larynx, s'étend sur le torse et pointe vers le sexe, liant ainsi tous les symboles de la virilité. Dans son essai sur le fétichisme (1927), FREUD l'identifie sans ambages comme symbole du phallus.

- 20 Est-ce que l'utilisation particulière du fétiche par le dandy – l'affichage de l'objet châtré – ne correspond pas à l'angoisse de la castration freudienne, c'est-à-dire, non pas des testicules mais du phallus ? Si le phallus reste le signifiant sexuel privilégié chez LACAN, ce dernier considère que tout le monde est castré. Le dandy démontre que l'identité masculine est fondée sur une prise de conscience de cette castration. Comme toute affirmation fondée sur la logique du fétiche, l'identité masculine comporte son propre déni. Voilà pourquoi elle ne peut être que névrosée. Voilà pourquoi, n'en déplaise à CHARCOT et aux médecins de la Salpêtrière, l'hystérie n'est pas la province exclusive du féminin.
- 21 L'identité masculine est vouée à ambiguïté. Elle a beau invoquer des valeurs « héroïques » pour prétendre être l'antithèse de la femme, elle ne semble pas pouvoir s'affirmer sans paraître féminine. Il ne devrait pas nous étonner que BARBEY D'AUREVILLY appelle son héros « femme par certains côtés ». Celui qui s'assure de son succès mondain en maîtrisant l'art de la causerie, qui sait plaire, qui étonne, celui qui privilégie le luxe aux dépens de la fonction, c'est également celui qui partage avec la femme narcissique l'énigmatique froideur indifférente de son ennui. C'est ce qui explique la célèbre formule de LACAN : « toute parade virile paraît féminine » (II, p.115).

- 22 L'identité masculine des sociétés occidentales modernes est sans doute un idéal impossible. L'homme se doit de se distinguer des autres hommes sans être pris pour une femme. Il doit être beau et séduisant sans paraître cocotte. Être viril, mais ne pas trahir le souci qui le fait paraître comme tel. Le dandy passe par toute une gamme de contradictions, d'abord et avant tout l'exigence de se distinguer des autres sans remettre en cause son insertion dans l'image culturelle du masculin. Marchant sur la corde raide de sa vanité, dont on ne saurait dire si c'est sa force ou sa faille, son aventure trahit le caractère corporel d'une identité liée étroitement à la perte de soi.

BIBLIOGRAPHIE

- AGAMBEN, G. (1985), *Idea della prosa*, Milano, Feltrinelli.
- AYNESWORTH, D. (1981), « A Face in the Crowd. A Baudelairian Vision of the Eternal Feminine »? *Stanford Review*, 5, p.327-39.
- BARBEY D'AUREVILLY, J. (1966), *Œuvres romanesques complètes II*, Paris, Gallimard.
- BAUDELAIRE, C. (1968), *Œuvres complètes I et II*, Paris, Gallimard.
- BERSANI, L. (1977), *Baudelaire and Freud*, Berkeley, University of California Press.
- BREWARD, C. (2000), « The Dandy Laid Bare, Embodying practices and fashion for men », *Fashion Cultures, Theories, Explorations and Analysis*, ed. Stella BRUZZI & Pamela CHURCH GIBSON, Routledge, London, p.221-38.
- CERTEAU, M. de (1990), *L'Invention du quotidien I, Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- DELBOURG-DELPIS, M., (1958), *Masculin singulier, Le Dandysme et son histoire*, Paris, Hachette.
- FINKELSTEIN, J., (1991), *The Fashioned Self*, Oxford, Polity Press.
- FREUD, S., (1969), *La Vie Sexuelle*, tr. Denise Berger, Jean Laplanche et al. Paris, PUF.
- FREUD, S., (1963), *Essais de psychanalyse*, tr. Jankélévitch, Paris, Payot.
- KUNZLE, D. (1982), *Fashion and Fetishism*, New Jersey, Rowman and Littlefield.
- LACAN, J. (1966, 1971), *Écrits I et II*, Paris, Seuil.
- MOSCOVICI, S. (1981), *L'Âge des foules, Un traité historique de psychologie des masses*, Paris, Éditions complexes.
- MURAY, P. (1984), *Le XIX^e siècle à travers les âges*, Paris, Denoël.

NOTES

¹ Effectivement, dans son étude sur le poème « À une passante », D. AYNESWORTH constate que le poète se laisse posséder par la figure de la passante jusqu'à ce qu'il ne la devienne (1981, p.333-334).

AUTEUR

David Tacium

Professeur au collège Édouard Monpetit Région de Montréal, docteur en littérature comparée, Thèse soutenue à l'Université de Montréal « Le dandysme et la crise de l'identité masculine au XIXe siècle »

Le héros de bandes dessinées « Rahan » : de l'errance généalogique à la paternité

Pascal Hachet

DOI : 10.35562/canalpsy.972

TEXTE

- 1 Le goût du héros de bandes dessinées Rahan, le « fils des âges farouches », pour l'errance et la solitude est bien connu des innombrables lecteurs qui suivent ses pérégrinations préhistoriques depuis plus de trente ans, jadis dans la revue Pif Gadget et à présent en albums. Pendant longtemps, le personnage de Rahan a été caractérisé – plus encore que Lucky Lucke, qui croise quand même régulièrement les Dalton et Rantanplan (on peut certes lui souhaiter meilleure compagnie !) – par un impressionnant manque d'attaches affectives. Évoluant dans des paysages variés, souvent grandioses mais hostiles, le « fils de Crao » allait de clan en clan mais sans jamais se fixer. Une fois qu'il avait permis aux chefs de triompher de l'obscurantisme et de la méchanceté prônés par les sorciers, de faire cesser une menace naturelle – par exemple la lave « vomie » par un volcan trop proche – ou animale – par exemple un dinosaure – et qu'il avait transmis à tous la plus récente découverte élaborée à partir de ses observations – par exemple la loupe, la luge, l'hameçon, etc. –, il repartait. Tantôt il suivait la course du soleil avec la volonté de parvenir à sa « tanière », tantôt il se fiait au hasard pour décider de son chemin, après avoir « consulté » son coutelas d'ivoire en le faisant tourner sur un galet. Toujours il avait à l'esprit le serment qu'il fit à son père agonisant : porter inlassablement le sens de la justice et le savoir – les « secrets arrachés à la nature » – à ses frères humains, « ceux-qui-marchent-debout », et se montrer à cet effet fidèle aux valeurs du collier de cinq griffes légué par le mourant. Dans ce contexte, la question de la libido du héros aux « cheveux-de-feu » n'était pas vraiment à l'ordre du jour.
- 2 Comment comprendre de telles singularités psychologiques et comportementales ? Il a fallu attendre cinq ans, en 1974, pour entrevoir que le personnage de Roger LÉCUREUX et d'André CHÉRET avait

quelques problèmes de filiation. Un épisode centré sur l'enfance du héros révéla alors que Rahan était le fils adopté, et non naturel, de Crao, et qu'il fut longtemps mis à l'écart de ce « secret de famille ». Une décennie plus tard, de nouvelles informations ont permis de situer le héros dans une histoire familiale : Crao enfant fut abandonné par les siens ; une fois très âgée, sa mère adoptive Shawa s'infligea un bannissement pour ne pas être une charge pour son clan ; le père de Rahan – Arn – fut lui-même chassé de son clan et le fut une seconde fois lorsque sa compagne Honou dut fuir son propre clan, ceci avant de mettre le héros au monde ; enfin, la « guérisseuse » qui aida Honou à accoucher fut elle-même abandonnée en bas âge par les siens, avant d'être élevée par des fauves !

- 3 Les choses s'éclairaient un peu : le fait que le « fils des âges farouches » ait foncièrement la bougeotte et son envie d'aller découvrir et se battre ailleurs étaient forcément liés à une histoire familiale marquée par la douleur de l'abandon et la séparation d'avec les êtres chers. Tout cela m'a permis, dans mon livre *Psychanalyse de Rahan, le fantôme psychique d'un héros de BD* (L'Harmattan, 2000), de faire l'hypothèse que l'errance et le défaut de liens affectifs du héros étaient une manière inconsciente d'apporter une solution à la douleur secrète de ses parents adoptifs Crao et Shawa, traumatisés par des expériences d'abandon, comme s'il disait à ces personnes : « Regardez, il peut y avoir du plaisir à être seul, à être dégagé de toute relation. On y gagne en possibilités de connaître le vaste monde ». On le voit, la loyauté consciente de Rahan aux qualités symbolisées par le collier de griffes en masquait une autre, non communiquée aux lecteurs – tenus donc dans la même ignorance que le « fils de Crao » au sujet de ce qui faisait courir l'intéressé ! – mais agissant secrètement et implacablement sur le rapport du héros avec lui-même, les autres et le monde.
- 4 En 1985, une nouvelle étape fut franchie. Dans « L'amour de Rahan », le « fils des âges farouches » s'éprend enfin d'une jeune femme, la belle Naouna, et l'affaire est sérieuse puisqu'ils se marient. Hélas, l'épousée sent au bout de quelques mois que son compagnon s'ennuie et elle fait le choix déchirant de s'enfuir pour ne pas entraver son destin aventureux. Dans les épisodes suivants, Rahan tente sans succès de la retrouver, puis il semble se lasser et reprend son mode de vie erratique. Chassez le naturel...

- 5 Un jalon décisif a toutefois été posé. Fin 1999, c'est le coup de théâtre. Dans « Le mariage de Rahan », le héros manque d'épouser une chef de clan, Taraki. Eros est de retour ! Certes, le « destin » est toujours aux aguets, mais il desserre sa loi d'airain et aménage désormais une place pour l'espoir : croisant un homme qui vécut dans le clan de Naouna, le « fils de Crao » apprend que sa compagne était revenue parmi les siens pour donner la vie à des jumeaux – bien que bizarrement l'un soit brun (Toroar) et l'autre blond (Han-Ra) – il y a dix ans de cela : les fils de Rahan. En apprenant qu'il est père, le héros sent que sa vie est calée. Il ne sera plus mystérieusement poussé soit à traquer le soleil – figuration probable de ses efforts pour se situer dans la chaîne des générations, puisque l'astre du jour obéit à un mouvement d'ascendance et de descendance –, soit à suivre la direction désignée au hasard par son coutelas d'ivoire – signe de sa difficulté à sentir et à savoir ce qu'il veut pour lui-même. Il œuvrera à trouver Naouna et ses fils.
- 6 Jean-François LÉCUREUX, le fils du scénariste (décédé le 31 décembre 1999 et dont deux scénarios inédits sont en cours d'illustration par CHÉRET), vient d'éditer un album intitulé « La montagne fendue » (éditions CentLys). Cette particularité géographique constitue l'environnement où vit le clan de Naouna, étrangement tenue pour une déesse (sans doute pour ne pas être épousée) par les siens. Poursuivant la quête entamée dans l'album précédent (et encouragé en ce sens dans un rêve par Naouna, Crao, Shawa, Taraki et... le soleil !), Rahan retrouve sa compagne. Les effusions sont brèves (malgré l'image explicite d'un rapport sexuel dans le haut de la page 38) : d'une part parce que les fils du héros ont disparu depuis un certain temps – on ignore s'ils ont été enlevés ou s'ils ont fugué –, d'autre part parce que le clan de Naouna, allié avec celui des « enfants-oiseaux » (des orphelins élevés par des singes...) et celui des « hommes-singes » subit les attaques meurtrières du « peuple des crocodiles », qui sacrifie des enfants à une idole de bois. Que les lecteurs se rassurent : les affreux infanticides seront décimés sous une avalanche de roches déclenchée à partir de la « montagne fendue ». Mais ce qui est frappant, c'est qu'au cours de la bataille un éboulis met à jour des squelettes dont les orbites oculaires sont serties de pierres précieuses. Les vieillards des différents clans rapportent alors une coutume oubliée selon laquelle cette parure

funéraire préservait les défunts du regard de la « reine-des-ombres » en arrivant dans l'Au-delà, ce qui les rendait immortels bien que séjournant dans le « territoire-des-ombres ». Un chasseur félon informe les quelques chasseurs survivants de l'existence des gemmes. Après un nouvel affrontement, les assaillants se rendant et Naouna leur propose de veiller ensemble sur les restes de leurs ancêtres communs.

- 7 Après avoir travaillé au respect de lointains ascendants, Rahan et sa compagne mobilisent les quatre clans pour aller à la recherche de leurs fils. Ces enfants ressemblent énormément à leur père : curiosité, agilité pour se déplacer de liane en liane et adresse dans le maniement des armes. Naouna pense donc que s'ils sont partis, c'est pour ressembler à Rahan dans sa découverte solitaire du monde, étant entendu que la jeune femme les a élevés en leur parlant abondamment de leur père (rappelons que la psychanalyse considère que la mère fait exister le père en le présentant à leur enfant, ce qui a pour effet de déposer chez ce dernier les germes de sa future capacité à être parent). Rahan craint alors de ne jamais les retrouver, d'autant plus que Toroar, frappé par la foudre, avait disparu une première fois et était revenu amnésique, sans passé... Le « fils de Crao » imagine toutefois une piste : celle du soleil, que les enfants suivent peut-être pour l'imiter ! Le prochain (et avant-dernier) album des aventures de Rahan – qui s'intitulera « Les fils de Rahan » – nous dira si le « fils des âges farouches » savourera enfin la vie de famille, sachant que sa problématique psychique semble le vouer à ne pouvoir approcher le home sweet home que de manière asymptotique.
- 8 Quel est le pronostic du « psy » ? Les enfants exposés aux tourments cachés de leurs parents – comme ce fut le cas de Rahan vis-à-vis de Crao et Shawa – inventent sans le savoir des « solutions » dont la persistance à l'âge adulte altère souvent leur accès à la parentalité. Par contre, lorsque les enfants de ces personnes ont, eux, connaissance des expériences de vie marquantes de leurs parents – et c'est le cas de Han-Ra et Toroar, instruits par Naouna –, ils tendent tout naturellement à s'identifier à ce qu'ils observent (ici, à ce qu'ils savent, puisque les jumeaux n'ont pas encore rencontré leur père), à chercher à ressembler au père ou / et à la mère au lieu d'être « agis » par l'influence psychique aliénante exercée par leurs zones d'ombre. Les conditions paraissent donc réunies pour que l'invisible loyauté

psychique qui plaça longtemps Rahan hors de la paternité effective n'ait pas été reçue en héritage mental par ses fils. Les deux garçons, une fois retrouvés par leurs parents, en seront sûrement quittes pour une bonne fessée, ce qui est une façon comme une autre de se coller au métier de père !

AUTEUR

Pascal Hachet

Psychologue, docteur en psychanalyse, chercheur associé au CRPPC de l'Université Lumière Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/034741615>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000031460369>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12546386>

Interview

Patricia Mercader, Noëlle D'Adamo et Anne-Claire Froger

DOI : 10.35562/canalpsy.973

NOTES DE LA RÉDACTION

À l'occasion de la parution d'un ouvrage écrit en commun avec Annik HOUEL et Helga SOBOTA, *Crimes passionnel, crime ordinaire* (Paris, PUF), *Canal Psy* a rencontré et interviewé Patricia MERCADER. Interview réalisée par Noëlle D'ADAMO et Anne-Claire FROGER.

TEXTE

Canal Psy : À quelle filiation peut-on dire que votre ouvrage appartient ? Où s'inscrit cette recherche dans les champs des théories ?

Patricia MERCADER : Je pourrai citer deux filiations essentielles. La première est l'ensemble des recherches portant sur la question du genre c'est-à-dire sur la situation dissymétrique faite aux hommes et aux femmes dans les sociétés en général et la société occidentale en particulier. Ces recherches ont été, depuis les années soixante, surtout des recherches historiques et sociologiques. Il y a eu moins de travaux en psychologie parce que la psychologie, par rapport à cette question, est dans une situation particulière puisque du côté qui confine à la sociologie on pense qu'il y a des déterminations acquises et liées à l'inégalité des sexes qui entraînent des comportements sexuels particuliers.

Et d'un autre côté, dans la pensée clinique et notamment en ce qu'elle touche avec la pulsion aux confins du somatique, on a tendance à penser plutôt que les dissymétries entre hommes et femmes sont liées à des déterminants inconscients et notamment à des problématiques infantiles qui sont articulées autour de la confrontation à la différence des sexes et des générations.

Donc, la psychologie se trouve dans une situation un peu ambiguë, en difficulté en tout cas par rapport à cette question. Il n'empêche qu'il y

a eu toute une série de travaux sur ces questions en général et en particulier autour des représentations sociales des hommes et des femmes et de leur fonction dans la société. J'aurai volontiers dit qu'une « grande mère » de notre travail est Françoise HÉRITIER, l'anthropologue avec tout ce qu'elle a fait sur la pensée de la différence dans toutes sortes de sociétés.

Il y a aussi une lignée analyse de discours : toute une série de travaux qui portent sur les discours, les discours sociaux. Je citerai FOUCAULT avec sa notion de construit social, de condition de production du discours, d'épistémè. Et puis GREIMAS avec sa notion d'analyse structurelle du récit et Roland BARTHES et aussi, bien sûr, les travaux de Serge MOSCOVICI et Denise JODELET sur les représentations sociales.

C'est au croisement de ces deux grandes lignées que nous avons réalisé ce travail. Il faut savoir que ça n'est pas le seul de nos travaux qui s'inscrit dans cette ligne : Annik HOUEL a fait des études de textes sur la question de l'adultère et de l'amour. Soit de textes populaires avec le roman rose, soit de texte de la littérature féminine plus reconnue. J'ai fait dans mon étude sur le transsexualisme plusieurs études de textes soit juridiques, soit autobiographiques, soit théoriques. C'est quelque chose qui est dans nos pratiques habituelles.

Canal Psy : Et quels ont été les moteurs de cette recherche ?

Patricia MERCADER : C'est toujours très compliqué. DEVEREUX a dit : « la recherche est un aveu autobiographique ». En fait, nous sommes une équipe qui travaille depuis longtemps ensemble. Ça n'est pas notre premier livre ensemble : on a fait des actes de colloques il y a longtemps et aussi nous avons participé à une recherche qui s'appelait : *Chronique d'une passion, histoire du mouvement des femmes à Lyon*.

Et vous pouvez voir que le terme de passion est déjà là : la passion nous intéresse. Et nous avons envie de continuer à travailler ensemble. Et cette question de la passion traverse les réflexions de chacune de nous trois de même que la question du passage à l'acte : Annik HOUEL a travaillé sur l'amour et notamment l'adultère avec lequel le lien avec le crime passionnel est évident, j'ai travaillé sur le changement de sexe avec le passage à l'acte et l'atteinte à la

chair, Helga SOBOTA s'est beaucoup investie dans la recherche sur le mouvement des femmes du côté politique et sociologique. Ce livre s'inscrit donc dans une trajectoire à la fois individuelle et commune.

Souvent, lorsqu'on nous pose la question de ces moteurs on répond par une pirouette : « avec cette recherche, on protège nos conjoints... Que la sublimation évite le passage à l'acte. »... On pourrait se demander jusqu'à quel point le sadisme est un moteur de la recherche !

Canal Psy : Le lien est tout fait avec la question suivante ! Quels en ont été les freins ?

Patricia MERCADER : Les freins et les moteurs sont pratiquement les mêmes. Il y a eu d'abord un grand frein : le temps, la charge de travail ! Nous sommes toutes les trois des femmes bien occupées : Annik HOUEL et moi-même sommes enseignantes ce qui représente une charge de travail considérable, Helga SOBOTA est directrice des affaires culturelles à la ville de Grenoble, ce qui représente pas mal de travail aussi. Donc cette question du temps est extrêmement forte. Elle est d'autant plus forte à cause de la généalogie mi-chercheurs mi-militantes de ce groupe et de cette recherche : on a un peu tendance à faire comme si c'était un travail de loisir. Pendant très longtemps, nous avons travaillé le week-end, toutes ensemble dans ma maison à la campagne avec nos conjoints.

Et cela est certainement historiquement lié au statut ambigu de ce travail de recherche pour nous : ce groupe a commencé ce travail de recherche comme une suite du militantisme.

Canal Psy : Cela crée un ancrage dans la réalité.

Patricia MERCADER : Nous l'espérons ! Et puis il y a aussi une rencontre avec l'obstacle épistémologique : nous sommes dans une position épistémologique extrêmement compliquée : nous sommes deux psychologues et une sociologue. Donc nous avons sur les réalités liées à la question des rapports entre hommes et femmes des points de vue qui sont souvent convergents mais aussi parfois qui ne se croisent pas complètement, comme parallèles. Cette conflictualité est aussi interne pour chacune d'entre nous. Et puis par ailleurs il y a aussi une conflictualité interne liée à l'articulation recherche et engagement. J'ai écrit un article : « Une recherche féministe est-elle

possible ? » : ça n'est pas évident du tout. Donc l'interprétation sociologique, l'interprétation dans le sens de la confrontation à la différence des sexes rendent ce travail compliqué, très intéressant mais compliqué. Cela crée d'innombrables débats...

Canal Psy : Oui, car vous avez écrit le livre d'une seule voix.

Patricia MERCADER : Oui, les chapitres ont été écrits par l'une puis corrigés par une autre, etc. C'est un livre vraiment très commun.

Canal Psy : Pouvez-vous nous dire ce que vous entendez par crime passionnel et quelle conséquence cette définition a-t-elle sur l'orientation de votre recherche ?

Patricia MERCADER : Il faut se souvenir que ce livre est un objet fini mais qu'il n'est qu'une partie d'une recherche beaucoup plus vaste. En fait, il n'est presque qu'un à côté. Notre vrai projet de recherche que nous sommes en train de terminer est de comprendre pourquoi on tue son conjoint, son rival... Bref, c'est de comprendre le crime dans l'amour, dans la relation amoureuse passionnelle.

Donc, nous avons commencé à construire l'objet et on s'est alors aperçu que « crime passionnel » ne voulait absolument rien dire à cette étape. On avait en effet commencé à dépouiller les faits divers, ça a été notre matériel de base : on a réuni 550 articles concernant 337 affaires. Et au moment où on réunissait ces articles on devait se demander chaque fois s'ils entraient ou pas dans le corpus. C'est là que nous avons construit un objet : à ce moment-là nous avons décidé qu'entraient dans le corpus toutes les affaires impliquant des personnes liées par une relation sexuelle ou amoureuse ou conjugale y compris si la relation sexuelle était seulement envisagée et non pas aboutie. Ce qui nous a induites à prendre entre autres choses des situations que nous avons appelées : le « crime soupirant-dulcinée ».

Et puis par ailleurs, on a quelques cas limites où nous avons admis des crimes qui ne sont pas des meurtres. Par exemple violer une femme prise au hasard, pour se venger contre les femmes en général, du fait d'avoir été quitté par sa petite amie. C'est un cas unique mais nous sommes à la limite. Du coup, nous avons été amenées à admettre les tentatives de meurtre, les cas que la presse ne présente jamais comme crime passionnel mais plutôt comme suicides élargis : le cas où un homme (c'est toujours un homme) tue sa femme ses

enfants et se suicide lui-même. On a été amenées à admettre aussi le cas où quelqu'un tue le rival et toute la famille du rival ou bien le partenaire et toute la famille du partenaire...

Et donc plusieurs définitions du crime passionnel se sont mises en place successivement : à un moment donné, on disait le crime passionnel est le crime à cause d'une atteinte à un lien amoureux, sexuel, conjugal, effectif ou envisagé ; aujourd'hui on dirait plutôt que l'on parle de « crimes dits passionnels » et on dirait aujourd'hui : un crime lié à la nature psychopathologique du lien.

Dans ce livre la question de la définition se pose autrement : est passionnel tout crime qu'un journaliste décide de qualifier comme tel. Or, et le titre le dit bien, quand les journalistes qualifient un crime de passionnel, ils le qualifient en même temps comme ordinaire, sans intérêt. Et ça, c'était une de nos questions de départ : est-ce que vraiment le crime passionnel est un crime banal, de tout un chacun ou est-ce qu'il y a des profils ? Des profils de personnalités ou des profils de liens ? Et aujourd'hui, dans ce livre, on analyse l'idée de crime passionnel, crime ordinaire en termes de représentations sociales et dans notre travail clinique nous pensons que c'est seulement quelques types de liens particuliers qui peuvent conduire au crime conjugal dit passionnel.

Canal Psy : Crime passionnel et fantasmes originaires : pouvez-vous nous rappeler le lien que vous faites dans votre ouvrage ?

Patricia MERCADER : Il y a une belle étude de Sophie MIJOLLA-MELLOR sur Agatha CHRISTIE. Dans ce livre, elle dit que tous les romans d'Agatha Christie développent un fantasme qu'elle situe comme peut-être originaire ou en tout cas comparable au fantasme freudien « un enfant est battu », et elle dit : « un cadavre est trouvé ». Et l'on pourrait dire que, peut-être, si la littérature de faits divers existe, c'est qu'elle plaît. Tout le monde la méprise mais tout le monde la lit. Qu'est-ce qui plaît sinon un fantasme de ce type-là qui tourne autour du meurtre de l'objet d'amour. Et à l'issue de la rédaction du livre, j'ajouterai quelque chose : dans notre livre, ce que l'on démontre, c'est que dans ces faits divers, derrière une façade très surmoïque qui prône l'égalité entre hommes et femmes, en fait il y a un fond extrêmement puissant d'attachement à l'inégalité. Et au fond, on se disait que peut-être nous sommes très attachés à l'inégalité en tant

que jouissance du rapport de force, que nous sommes très attachés à être des frères de la horde – tous autant que nous sommes, les hommes et les femmes – à l'emprise sur l'autre ; que reconnaître l'altérité, reconnaître l'humanité de l'autre, notamment quand on l'aime, c'est très difficile. Cela exige une maturation, un accès à la civilisation, pour parler comme FREUD, extrêmement important. Et en fait, cette attitude très ambiguë que presque tout le monde a vis-à-vis du fait divers, à la fois fasciné et critique, témoigne d'un certain attachement honteux à l'inégalité et au meurtre et au rapport de force.

Canal Psy : Ce serait en lien avec la perversion ?

Patricia MERCADER : Pas pour les lecteurs ! Ils ne sont attachés qu'au fantasme.

Canal Psy : Voulez-vous dire que ce qui tourne autour de l'amour est en lien avec une certaine violence fondamentale, tout au fond de nous, et que le crime passionnel met le doigt là-dessus et vient réveiller quelque chose qui n'est pas tout à fait réglé ?

Patricia MERCADER : Non, ça n'est pas du tout ça. D'abord, je ne parle pas du crime passionnel car nous ne sommes plus du tout dans l'idée que tout le monde peut le faire, je ne parle que de la lecture. Je n'utilise pas le concept de violence fondamentale car il renvoie à l'idée d'instinct et je pense que l'espèce humaine est remarquablement pauvre en instincts.

Ce que je dirai, c'est que la reconnaissance de l'autre comme autre, la reconnaissance de l'altérité, de l'humanité de l'autre, ne se produit qu'au terme d'un processus de maturation et qu'il reste des filaments, des attaches à la relation d'emprise et à la réification de l'autre et que c'est cela qui fait que nous aimons ces textes et certainement ce qui fait le succès de la figure du serial-killer dans le roman policier américain.

Et ce sentiment est un sentiment très régressif, pas assez organisé pour être dans la perversion, car il est dans la sublimation. Et c'est du côté de cette régression qu'il existe un attachement à l'inégalité des sexes, en tant qu'inégalité.

Canal Psy : Pour concevoir l'autre comme égal, il faut pouvoir s'en détacher et maintenir l'inégalité, c'est maintenir l'emprise sur l'autre ?

Patricia MERCADER : C'est ça.

Canal Psy : Que vient signifier la constance dans l'histoire de la place faites à ces articles dans la presse ?

Patricia MERCADER : Je proposais jusque-là des hypothèses interprétatives du côté du fantasme. Dans cette question, il reste les hypothèses interprétatives du côté du sociologique. Les représentations mises en scène par la presse sont à la fois le témoin de l'état des représentations sociales et un outil crucial du contrôle social, donc du maintien des représentations sociales dans l'état. Et s'il y a une stabilité si grande dans le discours du fait divers depuis au moins XIX^e siècle et peut-être avant, c'est qu'il y a une stabilité très forte des modèles de fonctionnement de la relation de couple. Le fait divers participe à la maintenance de ces modèles. Et il ne faut pas négliger cet aspect des choses.

Canal Psy : Comment le facteur genre influe-t-il sur cette thématique dans ce livre et dans l'ensemble de vos recherches ?

Patricia MERCADER : On peut dire que la trame globale de tous ces faits divers consiste à départager des comportements légitimes et des comportements violents : il y a des meurtres « légitimes », dans le livre, nous avons dit « compréhensibles » au sens populaire (si je comprends, j'excuse) et des meurtres monstrueux. Il y a dans la vie quotidienne des couples des comportements légitimes et des comportements fautifs. Là où le genre intervient, c'est que la définition du compréhensif – légitime et du monstrueux – fautif n'est pas du tout la même pour les hommes et pour les femmes. Tout bêtement.

Canal Psy : Et vers quoi tendraient-elles ? Est-ce aussi caricatural que l'on peut l'imaginer ?

Patricia MERCADER : Oui. On peut aller chercher deux trois exemples : côté homme, ce qui justifie le crime, c'est majoritairement l'idée que la femme est l'agent de sa propre mort : l'idée qu'elle a tout fait pour en arriver là : elle l'a frustré, humilié ; parce qu'elle est changeante,

trop indépendante. L'exemple parfait est un article où d'un homme d'affaires qui avait tué sa femme, il est dit : « il avait peur de perdre au profit d'un autre quelque chose qui lui appartenait ».

Côté femme, ce qui les excuse, c'est la misère : « quand la misère tue », par exemple. Nous avons appelé ça : « c'est la vie »

Canal Psy : Est-ce que cela sous-entend qu'il faut être un peu dégradée, misérable financièrement ou culturellement pour pouvoir agir comme ça en étant femme ?

Patricia MERCADER : Voilà, pauvre d'argent ou de culture.

Canal Psy : Et est-ce que vous différenciez les personnes qui ont été tuées : les conjoints ou les amants, les maîtresses par exemple ?

Patricia MERCADER : Les argumentations se ressemblent.

Canal Psy : Finalement, ce qui est constant, c'est ce qui concerne l'auteur du crime ?

Patricia MERCADER : Absolument. Sinon, pour les relations de couples, on voit très bien que les valeurs conjugales sont des valeurs de soumissions des femmes et que les violences conjugales qui ont été récemment bien étudiées dans une grande enquête de l'Enveff, sont finalement excusées d'une certaine manière. Même si elles sont condamnées ouvertement, il existe une complicité sous-jacente. Comme : « c'est pas nous qui frappons, c'est les étrangers ». Nous avons un exemple dans notre livre : « M. ne cessait de la harceler : coups de fil, visites impromptues. S'estimant importunée, Jocelyne, etc. etc. » : Vous voyez comment le mode aliénateur : « s'estimant importunée » transforme le point de vue ? Ou encore : « la scène ainsi racontée évoque une dispute certes effroyable mais conjugale [il y a eu 17 coups de couteau] Ce brave et laconique Bensé oublie simplement de dire que Ginette et lui étaient divorcés depuis plus d'un an » Le crime aurait-il été légitime s'ils avaient été mariés ? Ou encore dans l'histoire de Jean-Charles et Nelly : Nelly a quitté Jean-Charles. « Ce jour-là, alors qu'elle rentrait chez elle avec un autre jeune homme, il l'avait contrainte à monter dans la voiture et l'avait emmenée dans la campagne environnante. Relation sexuelle puis strangulation par deux fois. Après l'avoir câlinée pour tenter de lui rendre la vie, il se résigna à la transporter dans le coffre de sa voiture.

Mais elle ouvrit les yeux et il la ramena chez lui où ils passèrent la nuit ensemble. » Voyez-vous l'ambiguïté extraordinaire du discours ? Comment la terminologie de la violence et celle de l'amour s'intriquent perpétuellement ? C'est ce qu'on appelle la complicité latente des journalistes, hommes ou femmes. On trouve cela tout le temps au niveau de l'analyse du discours.

Canal Psy : C'est l'idée d'un droit sur l'autre inégale selon le genre qui serait inconsciemment au fond de nous et qui se retraduit dans les termes journalistiques ?

Patricia MERCADER : Absolument : d'un droit des hommes sur les femmes. L'amour donne un droit sur l'autre.

Canal Psy : Y a-t-il des liens possibles entre ces crimes et l'amour ? Et si oui, lesquels ? Pouvez-vous nous dire quelque chose de votre recherche en cours ?

Patricia MERCADER : D'un point de vue plus clinique, les histoires que nous travaillons à partir des dossiers d'instruction, une cinquantaine d'affaires, il s'agit de liens amoureux (ces gens-là le vivent comme de l'amour, donc, on dira amoureux) extrêmement fusionnels indifférenciés ou au mieux anaclitiques, et encore. Le lien fusionnel est vraiment le lien qui domine : au sens, « l'autre est tout, mon couple me comble ou me détruit ». Ce sont des liens d'emprise, pas du tout des liens génitaux.

Canal Psy : Le crime devient-il parfois un geste de survie dans le sens d'un geste de décollement ?

Patricia MERCADER : Non, ça n'est pas du tout un geste de décollement : la définition de Claude BALIER est vraiment très juste et très parlante : « c'est un acte fou pour éviter d'en devenir fou ». Les crimes se produisent essentiellement dans des moments d'effondrements internes, par rapport à des vécus de catastrophe extrêmement archaïques liés à la fonction contenante.

Canal Psy : Est-ce que le crime est là pour ramener l'autre à soi dans un moment où on l'a senti se décoller et/ou est-ce que la seule manière paradoxale de ne pas mourir dans cette fusion étouffante est de tuer l'autre ?

Patricia MERCADER : On a fait une étude statistique d'abord et une étude clinique ensuite. Dans l'étude statistique, on a compté les mobiles avancés par les gens d'après les articles, c'est-à-dire ce qui les fait souffrir, ce dont ils se plaignent. Si on s'en tient à ce niveau d'analyse, on a une très grande différence entre les hommes et les femmes : 75 % des hommes tuent une femme qui les abandonne ou qui va les abandonner, ou qui les trompe ou qui va les tromper ou dont ils ont peur qu'elle les trompe... Un tiers des femmes tue des hommes violents qui les tyrannisent, un autre tiers des hommes qui font obstacle à leur projet et un autre tiers pour des intérêts personnels. On arrive ainsi à « les hommes tuent plutôt pour garder les femmes et les femmes tuent plutôt pour se débarrasser des hommes ». Mais quand on va dans la clinique des dossiers, cette différence est pulvérisée : on n'est plus au niveau de ce dont les gens se plaignent mais au niveau de la structuration du lien. Et celle-ci est exactement la même : elle est faite d'emprise, de dépendance et de fusion, dans les deux cas. Et dans les deux cas, quelque chose occasionne ce vécu de catastrophe interne. Notre prochain ouvrage sera une sociologie clinique du crime conjugal.

AUTEURS

Patricia Mercader

IDREF : <https://www.idref.fr/033840350>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000044570831>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12465700>

Noëlle D'Adamo

Anne-Claire Froger

Publication

« La Résilience »

Marie Anaut et Noëlle D'Adamo

NOTES DE LA RÉDACTION

Interview réalisée par Noëlle D'ADAMO.

NOTES DE L'AUTEUR

Marie ANAUT, psychologue clinicienne, nous parle de son livre sur la résilience (ANAUT, M, (2003), *La résilience : surmonter les traumatismes*, Paris, Psychologie 128, Nathan Université.).

TEXTE

Canal Psy : Comment vous êtes-vous intéressée au concept de résilience ? Pourquoi avez-vous choisi d'écrire dessus ?

Marie ANAUT : J'ai rencontré le concept de résilience, il y a déjà quelques années dans le cadre de l'abord des familles relevant de la Protection de l'Enfance, domaine que je connais bien pour avoir travaillé pendant 7 ans en tant que psychologue clinicienne dans un service d'Aide Sociale à l'Enfance. La Protection de l'Enfance est demeurée l'un de mes principaux terrains de recherche à l'heure actuelle. Étant psychothérapeute familiale, le terme de résilience, encore peu connu en France, se trouvait employé pour souligner des compétences familiales ou individuelles face à des contextes de vie difficiles. Ce terme était utilisé surtout par des chercheurs ou des praticiens d'origine anglo-saxonne en particulier dans le cadre de certaines approches cliniques de la famille. Moins utilisé en France, il était cependant connu depuis plusieurs années notamment par les thérapeutes familiaux. Pour moi, le terme de résilience est venu donner sens à des phénomènes observables dans l'approche des familles dites en difficulté. En effet, malgré un contexte familial très carencé et des liens familiaux souvent pathogènes, contre toute attente parfois, un certain nombre d'enfants semblent « s'en sortir ». C'est-à-dire qu'ils se développent sans pathologies avérées malgré

des blessures d'enfance et s'insèrent relativement bien dans la société. Dans le cadre de la Protection de l'Enfance, on rencontre certes des enfants et adolescents qui sont submergés par les troubles psychiques et comportementaux, mais également des enfants qui semblent témoigner de capacités à dépasser les situations adverses, qui arrivent à se protéger des liens familiaux pathogènes, malgré des contextes familiaux marqués par les carences relationnelles graves et parfois la maltraitance physique ou psychique. La résilience vient donc proposer un concept qui donne du sens à ces observations d'individus qui résistent aux aspects délétères de leur environnement et semblent puiser dans leurs expériences adverses un ressort psychologique. Ce qui ne laisse d'interroger les intervenants, psychologues et travailleurs sociaux notamment, souvent plus habitués aux modèles classiques de compréhension de la pathologie et de la vulnérabilisation. D'un point de vue plus formel, j'ai mis en travail le concept de résilience, en perspective avec celui de vulnérabilité, dans le cadre de mon HDR (Habilitation à Diriger des recherches) soutenue en mai 2001. À la suite de cela Jean-Louis PEDINIELLI, professeur de psychologie clinique, qui était un des membres de mon jury d'HDR, m'a proposé d'écrire un ouvrage sur la résilience dans la collection « Psychologie-128 » qu'il dirige chez Nathan Université. Voilà comment je me suis retrouvée en train d'approfondir le concept de résilience ce qui m'a conduite à l'appréhender davantage comme un modèle plus qu'un simple concept. Ce type d'ouvrage suppose de faire la synthèse des différents travaux existants sur la résilience. La rédaction de cet ouvrage m'a permis de lire ou relire un bon nombre d'auteurs, dont beaucoup d'Anglo-Saxons qui travaillent depuis plus d'une vingtaine d'années sur la résilience. De nombreux auteurs d'obédience disciplinaires différentes s'intéressent à la résilience. En France, la résilience est souvent associée aux ouvrages de Boris CYRULNIK qui a contribué grandement à la diffusion de ce concept au cours de ces dernières années. Mais d'autres auteurs moins connus du grand public (comme M. MANCIAUX) ont participé au développement de ce modèle en France. Actuellement un certain nombre de psychanalystes travaillent également autour de ce concept comme par exemple C. De TYCHEY ou O. BOURGUIGNON. En tant qu'universitaire, il ne s'agissait pas pour moi de faire l'apologie de la résilience mais d'appréhender ce modèle du point de vue de ses fondements

théoriques en les explicitant (certains aspects sont encore à préciser), d'interroger la portée de ce nouveau modèle et de discuter ses champs d'application sur les terrains cliniques. Mon ouvrage présente donc les liens entre des approches différentes et complémentaires permettant de cerner ce modèle dans ses assises théoriques et d'en dessiner les contours. Mais je me suis également employée à repérer les contradictions ou les faiblesses de certaines approches et à souligner autant les intérêts que les limites de ce modèle. Je démarre d'ailleurs le livre par une partie assez développée concernant la vulnérabilité et les facteurs de risque, avant d'aborder la résilience et les facteurs de protection. Vulnérabilité et résilience étant pour moi intimement liés.

Canal Psy : Quelle définition du concept de résilience avez-vous choisie parmi la multitude dont vous faites le riche constat dans votre livre ?

Marie ANAUT : La résilience est pour moi à appréhender plus comme un modèle qu'un concept. Il s'agit d'un modèle composite qui trouve des racines transdisciplinaires (psychologie, psychiatrie, éthologie...) et correspondrait à une modélisation de type circulaire et interactive (et non pas causale). C'est donc difficile de le cerner dans une définition qui permette de traduire véritablement toute sa complexité. Proposer une définition suppose toujours un choix de positionnement théorique (et/ou clinique) et souvent le risque d'appauvrissement. Mais puisqu'il faut bien tenter de l'appréhender, je propose la définition suivante en trois volets : 1) la résilience suppose la rencontre avec un traumatisme (ou un contexte ayant valeur traumatique pour le sujet) et la capacité pour le sujet de dépasser la crise occasionnée par le trauma. 2) l'élaboration psychique du trauma procure au sujet l'expérience de mise en place d'un véritable processus de résilience (étayé à la fois par des capacités internes au sujet d'ordre intrapsychique) et la possibilité de trouver dans l'environnement (pas seulement familial) les ressources externes lui servant d'étayage ; 3) Le sujet du fait de cette expérience va pouvoir se servir de ses ressources résilientes dans d'autres circonstances de son parcours de vie. Bien sûr, on pourrait ajouter que des formes différentes de résilience mettant en jeu inégalement les trois phases décrites ci-dessus peuvent apparaître ; suivant les singularités individuelles (les personnalités, les fondements intrapsychiques...)

mais aussi suivant les contextes environnementaux et culturels. Il conviendrait donc plutôt de parler de résiliences (au pluriel) et non pas de la résilience (au singulier). Pour finir, je dirai que la résilience est un processus dynamique qui se construit dans l'interaction entre des composantes internes et externes au sujet. Il ne s'agit pas d'une capacité donnée une fois pour toutes à un individu.

Canal Psy : Quels liens existent-ils entre résilience et théories d'attachement ?

Marie ANAUT : Les liens entre résilience et théories de l'attachement sont à la fois étroits et sans doute un peu ambivalents. Les théories de l'attachement postulent que des modes (ou « styles ») d'attachement se mettent en place à partir des premières relations objectales du nourrisson avec son principal donneur de soins (pour reprendre la terminologie de WINNICOTT du « caregiver »). Ces styles d'attachement préfigurent les modes relationnels ultérieurs du sujet. Or, les premières tentatives d'explicitation théoriques du processus psychique de la résilience se sont appuyées sur le postulat de l'existence, chez les individus dits résilients, de premières expériences d'attachement de type « secure ». Actuellement, une discussion (pour ne pas dire une polémique) existe entre les chercheurs pour qui un style d'attachement de type « secure » serait une condition sine qua non du développement de la résilience. Alors que d'autres défendent la pluralité du socle de développement de la résilience. Ainsi, certains auteurs considèrent que l'assise principale du développement de la résilience chez un sujet reste subordonnée au style d'attachement sécurisant qui s'établit durant la première année de vie. Alors que d'autres chercheurs sont moins déterministes. Ils considèrent les styles d'attachement seulement comme une des composantes du développement de la résilience chez le sujet. Ce facteur pouvant éventuellement être compensé par d'autres facteurs (p. ex., ressources de l'environnement extra-familial), lors du développement du processus résilient. C'est le cas p.ex. du pédopsychiatre et chercheur M. RUTTER. Par ailleurs, des recherches récentes ont mis en évidence que la stabilité des styles d'attachement n'est pas systématique chez tous les sujets. Des chercheurs ont démontré des changements de styles d'attachement chez certains sujets (p. ex. à l'adolescence). Ainsi, la discussion reste ouverte, entre les partisans de la stabilité des styles d'attachement

forgés une fois pour toutes dans l'enfance et ceux qui considèrent que les styles d'attachement peuvent se modifier au cours de la vie. Les liens entre théories de l'attachement et résilience restent donc encore à affiner. Ils constituent des domaines de recherche en cours d'exploration et proposent des perspectives d'investigations intéressantes pour les cliniciens.

Canal Psy : Quelle méthode est utilisée pour extraire ce concept de sa relativité ?

Marie ANAUT : La complexité du modèle et ses fondements théoriques transdisciplinaires confèrent au modèle de la résilience une densité qui se traduit souvent par une difficulté de compréhension. Paradoxalement, parfois la résilience est présentée de manière simpliste comme un simple « ressort psychologique ». Les définitions de la résilience que l'on trouve dans la littérature attestent de cette difficulté de positionnement. Ainsi, certaines définitions sont très (trop ?) larges et d'autres beaucoup plus pointues et précises. Or, si l'on s'en tenait à une approche très large de la résilience, qui résulterait de la rencontre avec les difficultés, on en arriverait à vider le concept de son intérêt. La pertinence du modèle de la résilience n'a de sens qu'à partir du moment où on ne trouve pas de la résilience partout et où on ne confond pas la résilience et l'élaboration du traumatisme, ou encore la résolution d'un deuil... La résilience n'est réductible ni au travail de deuil ni à l'élaboration du traumatisme, mais peut éventuellement émerger à cette occasion (la rencontre d'un traumatisme) ce qui est bien différent. Dans mon ouvrage, j'ai essayé de donner des repères aux cliniciens par la mise en perspective des différentes approches de la résilience et des liens possibles avec les théories métapsychologiques. Par ailleurs, les vignettes cliniques qui illustrent mon livre sont destinées aussi à participer à l'explicitation du modèle.

Canal Psy : D'un point de vue intrapsychique, peut-on dire que la résilience est la capacité de faire des liens ?

Marie ANAUT : D'un certain point de vue oui. Si l'on pense à la nécessité de passer par une élaboration psychique du contexte traumatogène et au processus de mentalisation nécessaire au processus de résilience. La mentalisation correspondant à la « capacité à traduire en mots, en représentations partageables, les images et les émois

ressentis pour leur donner un sens communicable, compréhensible pour l'autre et pour soi d'abord » (DE TYCHEY). Ainsi, la résilience, du point de vue psychique, suppose de faire des liens et renvoie à la symbolisation. Il reste encore à affiner certains aspects théoriques pour comprendre le processus psychique de la résilience, à continuer un travail d'explicitation, notamment concernant l'approche clinique et les éléments d'ordre intrapsychique.

**Canal Psy : En quoi ce concept introduit des recherches futures ?
Avez-vous des projets ?**

Marie ANAUT : Oui, en lien avec des directions de recherches d'étudiants c'est déjà le cas et des projets d'investigations plus personnels également. La résilience n'est pas toujours le point central de la recherche mais peut constituer une des approches. À titre d'exemple de recherche, je dirige des travaux d'étudiants sur des populations d'enfants et d'adolescents en situations d'errance (parfois dits enfants des rues) dans différents contextes sociaux culturels. Une de mes étudiantes travaille avec le modèle de la résilience allié à celui de la vulnérabilité chez des enfants des rues aux Philippines, une autre va partir à Katmandou pour participer à la mise en place d'un accueil de jour des enfants des rues... Mais plus localement, les jeunes et moins jeunes sujets vivant en France offrent un terrain d'investigation clinique tout à fait intéressant. Par ailleurs, je fais partie d'un groupe de réflexion et de recherche sur la résilience, coordonné par le Dr Boris CYRULNIK avec qui les échanges sont toujours très stimulants. Le groupe de recherche comprend notamment des chercheurs français et belges. En approfondissant l'approche théorico-clinique de la résilience j'ai repéré des zones éclairées par le modèle de la résilience (il vient donner du sens à des phénomènes observables) mais des zones d'ombre demeurent qui méritent d'être explorées davantage. Par exemple, la part de souffrance éventuellement liée à la mise en place de processus résilient mérite que l'on s'attarde et que l'on se démarque d'un point de vue un peu angélique (pour ne pas dire naïf) de certaines interprétations hâtives de la résilience considérée comme une capacité donnée une fois pour toutes à des individus (sous-entendu plus forts que d'autres...). Il me semble intéressant dans le cadre du travail de recherche d'aborder les questions liées à l'éventualité d'une souffrance psychique liée à la résilience ou à certaines formes de

résilience. Il n'en reste pas moins que, en complémentarité avec l'approche plus classique de la vulnérabilité, le modèle de la résilience vient redynamiser les recherches, notamment dans le vaste domaine de la Protection de l'Enfance. Mais il me paraît pertinent également dans d'autres contextes, en permettant d'aborder le sujet dans une dimension plus large que celle qui consiste parfois à le réduire à ses difficultés, à ses conflits et à ses faiblesses, comme autant de stigmates. Pour conclure, je dirai que la résilience constitue un modèle qui permet de réinterroger bien des pratiques théorico-cliniques, et pas seulement dans le cadre de la Protection de l'Enfance.

BIBLIOGRAPHIE

ANAUT, M, (1997), *Entre détresse et abandon : la répétition transgénérationnelle à l'Aide Sociale à l'Enfance*, Paris, CTNERHI/PUF, p. 51.

ANAUT, M, (2001), *De la vulnérabilité à la résilience : Approche du fonctionnement et des modalités adaptatives des sujets confrontés à la précarité des liens et aux pathologies familiales et sociales*, Habilitation à diriger des recherches en psychologie, soutenue le 28 mai 2001 à l'Université Lumière Lyon 2.

ANAUT, M, (2002), « Résilience, transmission et élaboration du trauma dans l'écriture des enfances blessées », *Perspectives Psy*, 41, n° 5, p.380-388.

ANAUT, M, (2002), « Trauma, vulnérabilité et résilience en protection de l'enfance », *Connexions*, 77, p.101-118.

AUTEURS

Marie Anaut

Psychologue clinicienne, professeur à l'Université Lumière Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/030882494>

ORCID : <http://orcid.org/0000-0001-8998-7945>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000030257895>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12220939>

Noëlle D'Adamo